

L'AMIDU PEUPLE

DE L'ORDRE ET DES LOIS.

VOL. IV.

MONTREAL, MERCREDI, 26 AOUT, 1835.

N^o 11

LITTÉRATURE.

LES ÉMIGRÉS ET LES ÉMIGRÉS.

scènes de l'ancien et du nouveau monde.

Le voyageur qui traverse le fertile et riant comté de Kent se croit dans la terre promise, et ne suppose guère, en admirant les vergers et les prairies qu'il découvre de toutes parts, que ce pays enchanté recèle une misère plus affreuse peut-être que celle qui pèse sur les quartiers habités par le bas peuple des villes. La paroisse d'A..., une des plus pauvres du comté, contenait, il y a dix ans, environ deux mille habitants, parmi lesquels on comptait quatre cent cinquante journaliers, dont au moins trois cents laboureurs. Les fermiers ne pouvant employer tous les bras disponibles, les familles sans ouvrage retombaient à la charge de la paroisse; mais l'augmentation successive de la taxe des pauvres réduisit bientôt à l'indigence ceux qui avaient d'abord secouru leurs concitoyens; et aujourd'hui cette belle contrée compte autant de pauvres que de laboureurs.

Parmi ceux qui, n'écoulant que la voix de l'humanité, s'étaient insensiblement dépeuplés de toute leur fortune pour venir au secours des malheureux, on remarquait surtout la famille Castle, dont le chef, encore plein de force et de vigueur, et naguère possesseur d'une fort jolie propriété, se voyait forcé d'implorer le secours de la paroisse. Marié très jeune, il avait élevé les deux enfants de ce premier lien de manière à les rendre utiles à eux-mêmes et à leur famille: Frank, âgé de vingt-et-un ans, était ouvrier chez un habile charpentier; et sa sœur Ellen, de trois ans plus jeune, avait été placée comme laitrière chez un fermier du voisinage qui appréciait sa fidélité et son exactitude.

Le pauvre Castle se consolait de l'absence de ses deux enfants, en songeant qu'ils ne partageaient point le malheur de sa position actuelle. Il s'était remarqué, après deux ans de veuvage, à une femme peu habituée au travail, et qui n'était bonne qu'à soigner l'enfant qui lui naissait tous les ans, ou à le pleurer lorsqu'il mourait; ce qui arrivait assez fréquemment. De cette imprévoyante union étaient nés deux garçons dont l'éducation fut si mal dirigée par le père, qu'à l'âge de quatorze ans ils étaient devenus l'effroi du canton: mais Castle, au lieu de les contenir, au lieu de chercher à les corriger, jugea à propos de les chasser de chez lui, en avertissant toutefois ses voisins qu'il ne prétendait répondre en rien des méfaits de Jerry et de Bob, qui auraient fini, disait-il, par le déshonorer s'il n'avait pris le parti de les rejeter entièrement du sein de la famille. On lui avait souvent représenté que ce moyen était le plus mauvais de tous; qu'à quatorze ou quinze ans on n'est point encore sans espérance de réforme; et que l'abandon de ces deux jeunes gens se trouvant, ne serait que donner plus de développement et de force à leurs mauvaises inclinations, Castle n'écoula aucune observation; la misère avait perverti toutes ses idées. Il était devenu dur, entêté, et, à quarante-cinq ans, il avait le ton bourru, la face ridée, la démarche pesante et négligée d'un vieillard. Le malheur avait produit un effet tout aussi déplorable sur Me. Castle; elle semblait avoir perdu toute intelligence, et tendait que son mari s'efforçât du moins de trouver du travail quel qu'il fût, elle restait plongée dans l'oisiveté et ne s'occupait ni des soins du ménage ni de l'éducation de sa petite fille Suzanne, seul enfant qui lui restait des huit qu'elle avait mis au monde.

La mesure qu'avait prise Castle envers ses deux enfants, ne tarda pas à porter ses fruits; on apprit bientôt que Jerry et Bob avaient été arrêtés pour avoir dévalisé deux jeunes gens de bonne famille qu'ils avaient attirés dans un bois sous prétexte de leur montrer des nids d'oiseaux rares; mais Castle, toujours fidèle à ses principes, répondit à ceux qui lui annonçaient cette fâcheuse nouvelle, qu'il s'était toujours attendu à voir ces deux mauvais sujets tomber entre les mains de la justice, et qu'en définitive il aimait tout autant les savoir pendus et hors d'état de commettre de nouveaux crimes. Les voisins, indignés de cette indifférence, firent de vifs reproches à Castle, et le décidèrent enfin à aller chez le schérif pour qu'il affirmât que ses enfants n'avaient point encore soixante ans, et qu'il obtint ainsi une commutation de peine.

Pendant qu'il faisait ses démarches, Ellen et Frank revinrent à la maison; la

pauvreté toujours croissante du pays avait aussi atteint leurs maîtres, et il se trouvaient dans l'impossibilité d'employer plus longtemps des ouvriers. Mais qu'elle fut vive et poignante la douleur de ces jeunes gens lorsqu'ils virent le délabrement de la maison de leur père, l'insouciance et l'apathie de leur belle-mère, qui, sans émotion, sans verser une seule larme, leur racontait les désordres de leurs jeunes frères. Assaillis à la fois par la misère et le déshonneur, Ellen et Frank résolurent aussitôt de s'expatrier; ils balançaient cependant entre le Canada et l'établissement de la rivière des Cygnes en Australie; mais, lorsqu'au retour de leur père ils eurent appris que Jerry et Bob étaient condamnés à la déportation, ils insistèrent pour que toute la famille les suivit. « En nous établissant près des parents, disaient-ils, nous veillerons sur eux, et nous les ramènerons peut-être à une meilleure conduite. »

Ellen se chargea d'obtenir l'assentiment de son père, et Frank alla chercher près du pasteur de la paroisse des renseignements sur la terre de Van-Diemen, ou plusieurs de ses paroissiens avaient déjà, par ses conseils, formé des établissements. M. Jackson instruisit Frank de l'état du pays et des avantages que lui et sa famille pourraient y trouver. « Il ne s'agit, lui dit-il, que de se procurer les moyens de transport: une fois arrivés, vous vous placerez vous aussi promptement et aussi bien que vous le voudrez. »

M. Jackson se chargea d'obtenir le passage gratuit pour Ellen sur un vaisseau de l'état, ce que l'on accorde facilement aux jeunes filles, dont le nombre, en Australie, est toujours inférieur à celui des hommes à marier; et il promit en outre de décider les administrateurs de la paroisse à payer les frais de voyage du reste de la famille, et à lui fournir les objets de première nécessité.

« Que dit votre père de ce projet? demanda M. Jackson à Frank. — Ce qu'il dit de tout ce qu'on lui propose, monsieur: qu'il craint les nouvelles entreprises; mais, comme il craint encore plus d'être à la charge de la paroisse, je ne doute nullement qu'il ne finisse par y acquiescer lorsque tout sera disposé pour l'exécution. »

La nouvelle de l'émigration projetée par les Castle et par quelques autres habitants de la paroisse, ne tarda pas à se répandre, et parvint aux oreilles d'un riche propriétaire des environs, dont elle contrariait les projets. M. Fellowes venait d'atteindre sa majorité; plein de nobles sentiments et sans cesse occupé du sort des malheureux cultivateurs, il cherchait tous les moyens d'y remédier. Enfin, après bien des méditations, il avait résolu de former une colonie agricole dans une de ses terres laissées en friche depuis longues années, où il pourrait employer un grand nombre de bras à dessécher les marais, à défricher les bois, et à cultiver des champs qui, autrefois fertiles, étaient maintenant couverts de ronces et d'herbes parasites.

Instruit des bonnes qualités de Frank et d'Ellen, M. Fellowes comptait sur eux pour son nouvel établissement; aussi se hâta-t-il d'aller trouver M. Jackson, pour lui demander si le projet de départ était tellement arrêté, qu'il n'y eût plus d'espérance de le faire renoncer ses paroissiens.

Le passage n'est point encore accordé, répondit le pasteur; mais le nom et la demande d'Ellen sont envoyés au gouvernement.

— Elle pourra être refusée, je l'espère, et il sera encore temps de sauver ces pauvres gens.

— Les sauver, et de quoi? interrompit M. Jackson étonné.

— De tous les malheurs qui attendent les émigrés. N'est-ce point un malheur, en effet, que d'être obligé de quitter son pays, de rompre de vieilles habitudes de s'arracher à tout ce que l'on a aimé? N'est-ce point un malheur que d'être forcé d'aller dans un autre hémisphère trouver un climat, un sol, des productions inconnus; ou tout est nouveau et étrange? N'est-ce point un malheur enfin d'être sans patrie?

— Ce sont de grands inconvénients sans doute; mais les Castle ne seraient-ils pas bien plus malheureux encore en restant ici? Leur pays ne leur offre plus d'asile; la maison de leurs pères a passé depuis longtemps dans des mains étrangères, ils seraient avilis aux yeux de leurs proches en ayant recours à la charité publique; ils ne laisseraient d'ailleurs rien à regretter en Angle-

terre; car la misère a détruit en eux toute affection pour la patrie. Au surplus, ils vont sous un beau ciel où ils trouveront une terre fertile, des habitants qui parlent leur langue, obéissent aux mêmes lois; et ils ont à espérer bonheur et indépendance tandis qu'ils ne laissent derrière eux que misère et abjection.

— Vous affirmez, reprit le jeune homme qu'ils doivent être malheureux ici et prospérer au dehors, et voilà précisément ce que je nie. Voyez l'établissement de la rivière des Cygnes: on ne pouvait assez vanter le climat, le sol; on ne devait trouver nulle part d'autant de facilités pour prospérer; quel a été le résultat de ces belles espérances? la ruine des colons.

— Ces facilités mêmes ont été en partie cause de la ruine des émigrés; les terres étaient à si bon marché, il fallait si peu de capitaux pour les mettre en rapport, que tous voulurent devenir propriétaires sans avoir les connaissances et les moyens nécessaires pour bien conduire un établissement. Les terres mal cultivées cessèrent de produire; les troupeaux mal soignés périrent, et la misère devint générale. Rien de semblable ne se présentera maintenant; les Castle et leurs compagnons, entrant au service de gens établis dans le pays, n'auront à craindre ni les erreurs de l'inexpérience, ni les chances toujours incertaines d'un premier début.

— Mais, dites-moi, je vous prie, monsieur, s'ils ne seraient pas plus heureux encore en restant dans leur pays, et en trouvant du travail et du pain?

Je ne doute pas que votre plan ne soit très propre à soulager la misère de ceux qui trouveraient place dans votre colonie; mais le mal primitif, qui est la surabondance de la population, ne sera que pallié et réparera plus irrémédiable au bout de quelques années; tandis qu'en facilitant l'émigration, on débarrasse non seulement le pays du nombre d'individus qui s'expatrient, mais encore de leur postérité qui, s'accroissant rapidement, augmenterait, chaque année le principe de misère qu'il est urgent de détruire.

— Je dois convenir qu'il est assez difficile de décider quel est le chemin le plus sûr pour arriver au but; j'ai entendu tant et de si bonnes autorités parler des malheurs des émigrés au Canada et en beaucoup d'autres lieux, et j'ai vu moi-même de si beaux résultats de la colonisation territoriale en Hollande, que je suis peu porté à coopérer à une émigration dont je ne puis connaître les résultats que par des récits et après un laps de temps considérable. Mes pauvres voisins manquent de pain, l'essentiel pour moi est de leur en donner, sans les exposer à mourir de faim avant qu'ils aient pu en gagner eux-mêmes.

— Nous avons soixante familles qui ne peuvent trouver à vivre dans la paroisse, il vous est donc facile d'essayer votre système, malgré l'émigration de mes protégés; et dans quelques années vous me direz franchement ce qu'il aura produit.

— J'y consens volontiers, si vous voulez aussi vous engager à me rendre un compte fidèle de ce que deviendront vos émigrés.

— Je vous promets de vous rien cacher de ce que j'en apprendrai moi-même; mais en attendant, faisons de notre mieux, moi pour pourvoir aux frais du voyage, vous pour préparer des habitations à ceux que vous voulez attirer à Fellowes-Hall.

L'intérêt que M. Jackson prenait à l'émigration pour la terre de Van-Diemen venait de ses liaisons avec plusieurs membres de la commission chargée de surveiller le choix des émigrés qui recevaient des secours du gouvernement ou de la paroisse. Sa recommandation fut donc efficace, et il obtint non seulement les avances qu'il demandait pour Ellen, mais on lui promit encore que Jerry et Bob seraient envoyés dans le même district que leurs parents devaient habiter. Ainsi une carrière nouvelle allait s'ouvrir pour la famille Castle: l'avenir s'ouvrait à elle sous des couleurs moins tristes, et, avec de l'ordre et du travail, elle pouvait encore espérer l'aisance et le bonheur.

Enfin le jour où Frank devait placer Ellen dans la voiture qui la conduirait à Londres arriva; il ne pouvait se séparer de la compagnie bien aimée de son enfance lorsqu'elle-même au milieu de ses larmes chercha à ranimer son courage. « Allons, mon ami, lui dit-elle, ayons bon espoir, et songeons au jour qui nous semble terrible, parce que nous avons un long voyage à

faire; mais nous nous retrouverons au but, et nous ne laisserons rien à regretter en Europe, si ce n'est M. Jackson, qui a toujours été si bon pour nous. » En disant ces mots, Ellen jeta un dernier regard sur le clocher et sur les toits du village qu'elle apercevait dans le lointain: son cœur était oppressé, ses yeux humides de larmes, mais il fallait partir, et elle s'échappa des bras de son frère qui la recommandait avec instance au conducteur.

Le départ de la famille fut accompagné de circonstances plus pénibles encore pour le pauvre Frank. Au moment de monter dans le chariot qui devait le conduire au port, Castle ne voulait plus partir, la petite Suzanne jetait les hauts cris, et sa mère était encore plus insouciant et plus apathique de coutume. Frank demanda que l'on n'employât pas la force pour contraindre son père à remplir ses engagements; M. Jackson fut du même avis, et alors un homme qui n'avait point été compris parmi les émigrés s'offrit pour remplacer Castle; mais à peine ce dernier l'eut-il vu monter dans le chariot qu'il se décida à partir, et fit descendre son substitut qui s'éloigna en murmurant. Le voyage jusqu'au port fut un temps d'épreuve pour Frank; l'humeur grondante et inconstante de son père, l'apathie de sa belle-mère, lui présageaient bien des désagréments avant d'arriver à la terre de Van-Diemen.

L'embarquement de Jerry et de Bob eut lieu sous des auspices tout différents; ces condamnés arrivaient à Newgate de toutes les parties du royaume pour attendre le jour du départ, et les murs de la prison retentissaient sans cesse de leurs cris de joie et des félicitations qu'ils s'adressaient. Chez le plus grand nombre, cette satisfaction était réelle; car ils regardaient comme un bonheur d'être transportés aux frais de l'état dans un pays dont quelques-uns d'entre eux, qui avaient déjà fait le voyage, leur racontaient des choses si merveilleuses.

« Vous rappelez-vous, criaient Green, le plus ardent des admirateurs de la terre de Van-Diemen, vous rappelez-vous Elizabeth Turner, de la bande de Gréville, qui fut déportée pour avoir vidé une bouteille sans en payer les marchandises? eh bien! elle a une belle maison hors de la ville de Sidney; et si c'est là qu'on nous conduit, vous la verrez dans sa voiture, avec son air de bon ton et ses grands laquais. Elle se conduit aussi bien avec son nouveau mari que si elle n'en avait pas laissé un autre en Angleterre: il est vrai qu'elle envoie tous les ans une bonne lettre de change à Turner, depuis qu'il a consenti à se remarier pour la tranquilliser. Et Jack Lowe, qui était si misérable en partant, que vous n'auriez pas donné un penny de toute sa désoeuvre? Il a si bien fait ses affaires, que, quoiqu'il n'ait pas encore trente ans, il est aussi riche qu'un banquier de Londres à soixante! »

Les histoires se succédèrent ainsi jusqu'au moment où on annonça que les charriots étaient arrivés; la gaieté redoubla, et ce fut au milieu des cris, des ris et des plaisanteries de tout genre que les condamnés sortirent de leur prison. Quelques cœurs s'attendrirent cependant, quelques yeux se mouillèrent en rencontrant, dans la foule des spectateurs, une figure pâle par le chagrin, en serrant une main qu'on ne devait plus toucher sur la terre; mais presque toutes ces émotions n'eurent que la durée de l'éclair, et, au moment du départ, la joie et l'espérance semblaient de nouveau s'être emparées de tous les esprits.

Ellen fut la première de la famille qui arriva à Hobart-Town; le vaisseau des condamnés alla jusqu'à Launceston, le port le plus voisin du district où ils devaient être employés, et enfin un quinzaine de jours plus tard, le bâtiment frété par les paroissiens jeta l'ancre au même lieu où Ellen avait débarqué. Frank apprit, par l'officier chargé de diriger les émigrés, que sa sœur était arrivée en bonne santé, et qu'elle avait reçu d'excellents témoignages de conduite de l'océanographique qui surveillait l'expédition. Ellen fut envoyée dans l'intérieur des terres chez un planteur dont elle dirigeait la basse-cour et la laiterie; et les engagements pris pour Frank et ses parents les réunissaient tous dans un espace d'un mille environ; mais on ne savait encore rien de Jerry et de Bob.

Malgré sa mauvaise humeur, Castle ne put s'empêcher d'admirer l'aspect de Hobart-Town; il trouva seulement qu'il y avait trop peu de boutiques, et les rues

étaient trop larges. Au reste, tout ce qu'il voyait le frappait de surprise et d'étonnement: on était au mois de mai et l'hiver commençait, les arbres étaient pointant verts et brillants de fraîcheur; on lui disait que, pendant les trois quarts de l'année, le soleil paraissait toute la journée, que l'air sec et pur était rarement trop chaud; qu'il n'y avait presque point de malades, et que beaucoup de personnes de cent ans existaient dans l'île. Tout cela était fort agréable, sans doute; mais il était presque tenté de s'en plaindre comme d'une innovation, et il se montra très contrarié lorsqu'on lui apprit que durant les fêtes de Noël le temps était aussi chaud qu'en plein été; en effet, comment brûler la souche, et allumer l'arbre de l'Enfant-Jésus?

Frank laissait son père gronder et murmurer tout à son aise, tandis que lui admirait la beauté de la ville, qui, outre les bâtiments du gouvernement, renferme plus de huit cents maisons bien bâties, toutes entourées de jardins frais et bien plantés. Les rues, tirées au cordeau et coupées à angles droits, offrent des points de vue charmants; sur les bords du Derwent on a bâti un arsenal pour la marine, plusieurs moulins, des tanneries, des brasseries et une belle manufacture de chapeaux; à l'est des prairies superbes prolongent l'horizon, et, à l'ouest, un amphithéâtre de montagnes boisées garantit la ville des vents froids qui soufflent de ce côté.

Cet état de choses ressemblait bien peu à ce que Castle s'attendait à trouver; car il s'était représenté, en dépit de tous les récits contraires, une région sauvage, couverte de bois éternels et de plaines incultes enveloppées sans cesse d'une atmosphère froide et humide. Au lieu de ce triste spectacle, il voyait des collines riantes, des champs cultivés, une ville déjà florissante et riche d'espérances; un ciel bleu, un air pur, et partout le travail et l'aisance. Il s'était plaint amèrement d'avoir été engagé comme berger pour garder, disait-il, un maigre troupeau au milieu d'un désert aride, mais lorsqu'il fut convaincu qu'il n'avait à craindre ni les orages de l'été, ni les glaces de l'hiver, que les pâturages étaient excellents et les troupeaux magnifiques, il finit par avouer que son sort n'était point misérable. Sa femme devait être servante chez le même fermier; leurs gages étaient avantageux, et l'on avait même stipulé des conditions favorables pour la petite Suzanne: tout était donc pour le mieux, mais Castle ne voulait jamais en convenir.

La première partie de la route, que nos émigrés parcoururent pour se rendre à la *Diary Plain*, district qu'ils devaient habiter, les conduisit à travers la plus belle et la plus fertile de l'île: aussi n'est-il point étonnant que ceux qui n'ont jamais pénétré plus avant nient regardé la terre de Van-Diemen comme un véritable paradis terrestre. La contrée entre Hobart Town et Launceston est partagée en collines boisées et en terres arables où s'élevaient de beaux villages et un grand nombre d'habitations isolées; des rivières fraîches et limpides fertilisent du gras pâturages, au milieu desquels des routes à la *Mac-Adam* facilitent les communications et le commerce.

Frank trouvait un grand plaisir à comparer tout ce qui s'offrait à lui avec ce qu'il avait laissé en Angleterre; l'arbre à thé fleurissait dans les jardins à la place du lilas et des roses; les myrthes et les géraniums s'élevaient au-dessus de sa tête ou formaient d'épais buissons; les perroquets étaient aussi communs que les moineaux en Europe, et une foule d'animaux inconnus se présentaient sans cesse à ses regards. Mais si les productions de la nature se montraient si différentes de celles de sa patrie, partout où la main de l'homme avait passé, Frank retrouvait des objets avec lesquels il était déjà familier. Le pont de pierre sur le Derwent, la route sur laquelle roulait le char, les clôtures, la culture des champs, tout était anglais et lui disait que la aussi vivaient des compatriotes.

Un spectacle d'un caractère bien différent vint frapper la famille Castle à la fin du second jour de marche: une troupe d'hommes travaillait à la route; ils n'étaient point, comme en Angleterre, chacun devant un tas de pierres qu'il casse plus ou moins vite selon ses forces et sa volonté; on ne les voyait pas non plus comme en Irlande rire et s'amuser aux dépens du voyageur; là le silence le plus profond était observé, chaque place était impérieusement marquée à des ouvriers chargés de fuser, et surveillés

par un inspecteur armé. En regardant ces misérables, Frank sentit alors qu'il n'était plus en Europe. Le cœur du jeune Anglais se serrait douloureusement lorsqu'il voyait ces condamnés se retourner, au bruit inusité d'un chariot plein de voyageurs, il reconnut ses deux frères: les plaintes soudaines de Castle, sur le chaud, le froid, la poussière, les cahots de la voiture, firent connaître à Frank que son père avait reçu aussi une blessure qu'il cherchait à dissimuler; la pauvre mère regarda ses enfants prostrés tant qu'elle put les apercevoir, puis retomba dans son apathie habituelle.

Bob reprit son ouvrage aussitôt qu'il eut reconnu ses parents, et sa tête resta courbée tout le temps que la voiture fut en vue; mais Jerry jeta son bonnet en l'air en appelant les voyageurs, leur souhaita la bienvenue dans le Nouveau-Monde, et offrit à Frank de parler avec lui à qui serait plutôt libéré l'un de la dette qu'il avait contractée avec la paroisse, l'autre de son esclavage légal. Cette incartade fournit à Castle une nouvelle occasion de se plaindre de ce qu'on l'avait forcé à devenir esclave avec toute sa famille. Frank fit de son mieux pour lui démontrer que l'on ne pouvait appeler servitude l'engagement de travailler un certain temps pour un maître en retour d'avantages que l'on n'obtiendrait point autrement; engagement obligatoire des deux côtés, et qui se trouverait rompu de droit s'il ne produisait pas tout ce qu'ils en attendaient.

Le conducteur du chariot mit fin aux doléances de Castle en avertissant Frank qu'ils arrivaient à l'habitation de M. Stapleton, le colon chez lequel il était engagé. La vue de sa nouvelle demeure inspira au jeune homme un sentiment d'espérance et d'ambition qu'il avait cru éteint en lui depuis les malheurs de sa famille. Le pays était presque entièrement neuf; car M. Stapleton n'avait défriché que de quelques mois l'arrivée de la famille Castle; mais l'aspect était loin d'en être triste et sauvage. Un joli vallon, arrosé par une source abondante, promettait une culture facile et productive; le sol, couvert de beaux arbres, éloignés les uns des autres de cent à cent cinquante pieds, pouvait être défriché sans beaucoup de travail, et la belle croissance des bois assurait à Frank d'excellents matériaux.

Les bestiaux que Stapleton avait amenés avec lui attendaient, sous un hangar fait à la hâte, un abri plus convenable; l'habitation du maître ne valait guère mieux, et le jeune charpentier ne put douter qu'il était attendu avec impatience. Pendant qu'il examinait d'un œil plein d'intérêt le lieu de ses futurs travaux, le chariot s'arrêta, et Ellen s'élança dans les bras de son frère bien-aimé et dans ceux de son père qui retrouva pour l'embrasser un peu de cette vivacité qui l'avait abandonné depuis si longtemps. Avant que toutes les questions que l'on se faisait réciproquement fussent épuisées, M. Stapleton vint recevoir Frank, et lui répéta plusieurs fois qu'il était enchanté de son arrivée; il lui permit d'aller installer ses parents chez leur maître, mais il lui fit promettre de revenir de suite pour pouvoir commencer leurs travaux dès le jour suivant.

« Vous saurez bientôt quels personnages d'importance nous sommes ici, Frank, dit Ellen en souriant; vous n'aurez plus besoin d'aller ôter votre chapeau pour demander de l'ouvrage; c'est à vous désormais que l'on fera politesse. — Je vois bien, ma chère, répondit le jeune homme, que de long-temps je ne courrai le risque de manquer d'ouvrage dans ce pays; que le salaire soit en proportion et tout ira bien. Mais, dites-moi, Ellen, comment vous trouvez-vous dans cette terre si différente de notre patrie? — Il y a bien des choses qui me plaisent, mon ami; mais il y en a aussi qui me chagrinent un peu. Je suis bien nourrie, le travail ne me déplaît pas, quoiqu'il soit souvent un peu rude; ma maîtresse me montre beaucoup d'égards et d'affection; et puis l'idée de vous avoir près de moi ainsi que mon père... — Mais je ne vois là rien qui puisse vous chagriner, ma petite Ellen? — Oui, sans doute; parce que vous ignorez que ma compagne de service qui range à ma table et qui couche dans ma chambre, a été condamnée à la déportation pour avoir volé une maîtresse âgée et infirme qui mettait en elle toute sa confiance. Au reste, je commence à me réjouir de-

— Mais je ne vois là rien qui puisse vous chagriner, ma petite Ellen? — Oui, sans doute; parce que vous ignorez que ma compagne de service qui range à ma table et qui couche dans ma chambre, a été condamnée à la déportation pour avoir volé une maîtresse âgée et infirme qui mettait en elle toute sa confiance. Au reste, je commence à me réjouir de-

— Mais je ne vois là rien qui puisse vous chagriner, ma petite Ellen? — Oui, sans doute; parce que vous ignorez que ma compagne de service qui range à ma table et qui couche dans ma chambre, a été condamnée à la déportation pour avoir volé une maîtresse âgée et infirme qui mettait en elle toute sa confiance. Au reste, je commence à me réjouir de-

— Mais je ne vois là rien qui puisse vous chagriner, ma petite Ellen? — Oui, sans doute; parce que vous ignorez que ma compagne de service qui range à ma table et qui couche dans ma chambre, a été condamnée à la déportation pour avoir volé une maîtresse âgée et infirme qui mettait en elle toute sa confiance. Au reste, je commence à me réjouir de-

— Mais je ne vois là rien qui puisse vous chagriner, ma petite Ellen? — Oui, sans doute; parce que vous ignorez que ma compagne de service qui range à ma table et qui couche dans ma chambre, a été condamnée à la déportation pour avoir volé une maîtresse âgée et infirme qui mettait en elle toute sa confiance. Au reste, je commence à me réjouir de-

puis que j'ai appris que cette fille avait presque fini son temps et qu'elle devait se marier aussitôt qu'elle serait libre.

Ellen sourit en prononçant ces derniers mots, et avoua que peut-être elle-même pourrait bien quitter le service pour la même raison.

Frank la pressa de questions pour savoir quel était celui qui en si peu de temps, avait gagné ses bonnes grâces.

« Depuis mon arrivée, lui dit-elle, plusieurs garçons me font la cour : l'un porte mes seaux de lait soir et matin ; l'autre m'apprend à carder la laine ; et un troisième me montre souvent une jolie petite maison du voisinage, dont il est propriétaire, en me disant qu'on peut être très heureux dans une semblable habitation. Mais rien de tout cela ne peut me tenter, tant que je ne serai pas certain qu'ils n'ont pas été déportés ; et quoique je sois presque sûre qu'Harry Moore ne l'a jamais été, je n'ose cependant le demander à ma maîtresse.

— Demandez-le lui bien vite, interrompit Frank, ou bien je me charge de le savoir de votre maître. Mais quel motif vous porte à croire que Moore n'est-ce point ainsi que vous le nommez, n'a pas été condamné à la déportation ?

— Ah ! mon ami, vous êtes bien défiant ; si vous connaissiez Moore, vous ne seriez pas si incrédule. C'est un homme très rangé, qui s'est attiré l'estime de tous les habitants du district, et je pense bien que...

Le cliquetement du fouet et les cris d'impatience du voiturier vinrent interrompre cette conversation. « En route ! monsieur Frank, criait ce dernier ; le temps nous presse, et il nous reste encore beaucoup de chemin à faire ! Un autre jour, vous vous retrouverez. En route ! » Et le pauvre Frank s'élança au même instant dans le chariot.

Lorsque le jeune homme eut installé ses parents, qu'il sut quel était le travail qui leur était destiné, il retourna près de M. Stapleton. Mais le vieux Castle ne fut pas long-temps sans se plaindre ; le troupeau était trop considérable pour être confié à la garde d'un seul homme, et il trouvait fort pénible d'avoir pour compagnon un gentleman civiel, qui, après avoir perdu au jeu toute sa fortune, s'était fait oscroce et avait été pris en flagrant délit dans une maison publique où il exhortait ses témoins. Condamné à la déportation, incapable de supporter la fatigue et inhabile à toute espèce de travail, il avait été destiné à garder les moutons, emploi très peu en harmonie avec ses goûts et ses habitudes ; aussi les deux bergers n'étaient d'accord que pour se plaindre sans cesse de tout ce qui les environnait.

« On appelle cela un beau pays, disait le jeune homme en regardant autour de lui ; quant à moi, il ne me plait guère, et je trouverais nos montagnes beaucoup mieux dans les établis de Smithfield que sur les interminables montagnes où il me faut cesser de courir après eux quand il leur plait de s'éloigner.

« Co canton est si désert, reprenait Castle, que je me demande souvent s'il appartient au monde que j'ai connu jusqu'à présent. Ils disent que c'est comme un beau parc ; mais où est la maison du squire, le clocher de l'église, et les enfants qui jurent en sortant de l'école ?

« Et pas un chasseur, ajoutait le condamné, pas un habit rouge au milieu de tant de gibier ! Qu'ils me donnent un fusil et mon temps à employer à ma fantaisie, et j'aurai bientôt tué assez d'opossums pour offrir à votre jolie fille un manteau digne d'elle.

Castle ne put retenir ici un mouvement d'impatience ; son orgueil paternal fut blessé de voir qu'un condamné osât lever les yeux jusqu'à son Ellen. D'autres insinuations du même genre ne firent qu'augmenter l'éloignement qu'il avait pour son inévitable compagnon.

Le changement qui s'opéra dans le caractère et les habitudes de Mrs. Castle mérita d'être remarqué. La femme du fermier, s'apercevant de l'indolence de sa nouvelle servante, chercha à tirer le meilleur parti d'un mauvais marché, en employant Suzanne à tout ce qui n'était pas hors de sa portée ; la petite était pleine de bonne volonté et se montra très des services qu'elle rendait. Lorsque les domestiques se levèrent avant le jour, pour aller aux champs, Suzanne était toujours debout pour remplir les paniers et les bidons, et, après le départ, elle s'empressait de nettoyer la basse-cour, de donner à manger aux poules ; elle frottait, essayait tout ce qu'elle pouvait atteindre, et charmait tout le monde par son adresse et sa bonne humeur. Mrs. Castle, trouvant toute cette besogne bien dure pour une si petite fille, devint active pour alléger la tâche de Suzanne ; mais, comme celle-ci avait un merveilleux talent pour découvrir toujours quelque chose à faire, elles se trouvèrent bientôt toutes deux suffisamment occupées, et la mère reçut autant de compliments de son habileté que de celle de son enfant.

Une autre circonstance vint encore activer ce favorable changement : le seul goût que Mrs. Castle eût jamais manifesté était celui du jardinage ; jeune fille, elle avait eu un jardin, et, aussi long-temps que son mari avait possédé un acre de terre, elle en avait réservé un coin pour y cultiver des oignons et des roses. Depuis que la misère était venue, avec toutes ses horreurs, elle n'avait plus songé aux moindres pensées de la pauvre femme, personne ne l'avait jamais entendue parler de fleurs ni de fruits ; mais Ellen chercha à réveiller ce goût dans l'esprit de sa maîtresse, et elle ne tarda pas à lui faire voir qu'elle n'avait pas perdu tout son art.

Ellen partit devant sa belle-mère des succès de son maître dans la culture des fleurs

et des fleurs d'Europe ; elle lui apprît que les abricots et les framboises qu'il avait récoltés étaient bien supérieures à ceux qu'elle avait vus en Angleterre, et lui indiqua le parti qu'on pouvait tirer de ces fruits.

« Le sucre est ici à très bon marché ; nous en ferons des confitures et des conserves que nous enverrons aux Indes par les vaisseaux qui relâchent à Lunceston.

Tout la famille saisit avec empressement l'idée d'Ellen, on mit en commun ce que chacun avait reçu de la partie libre de ses gages : un petit terrain fut acheté, Frank y fit une clôture et prépara la terre. Ellen obtint de son maître des plants, des graines et de jeunes arbres, leur belle-mère devint gaie et heureuse en donnant à cette culture tout le temps qu'elle pouvait gagner en se levant matin et se couchant tard ; et Castle lui-même prit un air épanoui et un ton plus doux en regardant ce qu'il pensait ne voir jamais, une propriété de famille. Ainsi, tout allait pour le mieux ; mais Frank et Ellen étaient toujours inquiets du sort de leurs frères.

« Vous ne savez pas si dit un jour Ellen à son frère ; j'ai aperçu plusieurs fois Jerry dans la cour de la ferme à l'entrée de la nuit ; ce matin même, j'en ai encore vu un auprès du hangar avant l'heure où les domestiques vont à l'ouvrage.

— Étant-il seul, Ellen ? demanda Frank.

— Je n'ai jamais vu Bob avec lui ; il me semblait qu'il attendait quelqu'un, et pensant naturellement que ce ne pouvait être que moi, je courais pour le rejoindre lorsque j'en ai été empêché par la rencontre de deux gens de la ferme qui allaient du même côté ; je n'ai point osé m'avancer. Mais comment donc est-il libre d'aller où il veut, et que veut-il faire à la ferme ?

— Quelque chose de très mystérieux, je le crains, dit Frank.

— Quant à la liberté, il n'est pas difficile aux condamnés qui se conduisent bien de disposer de quelques heures, matin et soir, qui m'inquiète, c'est de savoir ce que Jerry peut avoir à dire aux déportés qui travaillent chez votre maître et chez le mien ; car j'ai aperçu souvent aussi chez M. Stapleton et toujours il cherchait à éviter mes regards ; je crains réellement qu'il ne trame quelque complot.

— Oh ! s'écria Ellen, que voulez-vous dire ?

— Je ne sais encore de quoi il est question ; mais le plus sûr est de se tenir en garde ; je parlerai de tout cela à M. Stapleton dès aujourd'hui. Quant à vous, Ellen, ne dites pas un mot qui puisse égarer mon père ; j'espère, ajouta Frank en hésitant, j'espère que Harry Moore n'a aucun rapport avec Jerry ?

— Harry ! s'écria la jeune fille, Harry Moore ne voit point de mauvaise compagnie ! vous ne le connaissez donc pas mieux que le jour de votre arrivée, quand vous supposiez qu'il pouvait être un condamné ? Après tout, c'est la société du propre fils de mon père que je repousse si vivement pour Harry ; n'ayons donc pas tant d'orgueil, Frank à l'avenir.

— Cela n'est que trop vrai, ma chère ; mais tranquillisez-vous, je crois à tout le bien que vous pensez de Moore, et je vous engage même à lui parler de notre conversation ; car je désire qu'il m'aide à surveiller Bob, dont nous pouvons espérer quelque chose si Jerry ne parvient pas à le gêner. Il travaille assidument, au lieu de jouer et de boire comme ses compagnons ; il doit amasser de l'argent, et peut-être parviendra-t-il à se faire un établissement solide avant moi ; car il n'a point d'avances à rembourser.

— Oui, et cela parce qu'il a eu le passage gratuit comme condamné : n'est-ce donc pas un chose bien dure pour les émigrés, mon frère ?

— Harry sera libre avant aucun de nous ma chère, cette pensée doit vous consoler. Je commencerai bientôt à vous construire une maison aux heures dont je puis disposer ; car si fait que vous vous mariez dès que vous le pourrez ; on ne saurait être heureux trop tôt, et vous le serez, j'en suis sûr, avec Harry.

Malgré les convois fréquents de condamnés qui arrivaient d'Angleterre à Hobart-Town, les demandes d'émigrés se renouvelaient sans cesse ; les troupes étaient devenues trop nombreuses pour les bergers, les jeunes hommes ne pouvaient trouver de femmes ; tous les genres de travaux manquaient de bras, et une immense étendue de terre fertile restait inculte par le défaut de la population. L'Irlande possédait huit millions d'habitants ; la terre de Van Diemen n'en comptait que vingt-cinq mille ; de là tout le mal. Que la charité, insuffisante pour nourrir une population surabondante en Irlande, emploie les fonds dont elle peut disposer à faciliter l'émigration, et les classes nécessiteuses se répandront sur le Nouveau Monde, au grand avantage de tous. Alors les condamnés, non formant plus la majorité des travailleurs, ne pourront pas faire la loi aux colons, et seront obligés de se bien conduire pour obtenir de l'ouvrage ; tandis que le besoin absolu que l'on a de leurs travaux les rend insolents, turbulents, et la certitude qu'ils ont d'être reçus avec empressement lorsqu'il leur plait de rentrer à la colonie, les encourage à former des complots, et à exciter dans les bois pour faire ensuite des excursions dans les fermes du voisinage. Les déprédations que commettent les marronnons dans leurs courses ne sont point encore le plus grand mal qu'ils causent aux colons ; mais comme ils attaquent et dépouillent les naturels du pays qu'ils rencontrent, ils attirent souvent sur la colonie la colère et la vengeance de toute une tribu, qui se livre alors aux plus grands excès.

« Cependant le jour du mariage d'Ellen

approchait ; Frank et Harry avaient construit une jolie maison que les maîtres des fiancés avaient garnie de meubles pour les engager à continuer de les servir, quoique le temps de leur engagement fût expiré. Le jour de Noël, fixé pour la célébration nuptiale, était impatientement attendu ; quand, le 21 décembre, Frank arriva dès le matin hors d'haleine dans la cour de la ferme où Ellen était occupé à traire ses vaches ; Castle et Moore accoururent presque au même temps, chacun de leur côté, en appelant le fermier : Vous hommes se sont ils échappés ? lui demandaient-ils d'un air effaré ?

— Oui, excepté un : et ceux de Stapleton !

— Quatre sur six.

— Tous les colons du voisinage sont dans le même cas, dit Moore, et à présent le diable va tomber sur nous sous la forme d'une troupe de marronnons !

— Non pas sur nous, reprit le fermier ; ils aimeront mieux aller dans un district où leurs figures seraient inconnues, et alors ils nous en enverront d'autres qui ne vaudront pas mieux qu'eux, et peut-être même avons nous à craindre quelque chose de pire encore. En tout cas, il faut faire demander une garde à la ville, et que chacun de nous se tienne sous les armes.

Frank se rendit en toute hâte à Lunceston, pour y chercher de la poudre et des balles, et pour prévenir le gouverneur de ce qui était arrivé.

Harry quitta son ouvrage vingt fois dans la journée pour venir rassurer Ellen, sans pouvoir calmer ses inquiétudes ni détruire l'impression des lugubres récits que la peur faisait circuler. Les fugitifs n'étaient point, il est vrai, l'objet de toutes ces frayeurs ; car on savait qu'ils ne cherchaient qu'à se procurer des vivres et qu'en général ils évitaient d'en venir aux mains avec ceux qu'ils voyaient sur leurs gardes ; mais la guerre avec les naturels du pays inspirait de si craintes plus vives. Leur arrivée était subite et imprévue, leur vengeance implacable, leur cruauté révoltante ; ils guettaient quelquefois le moment favorable pendant les semaines ou des mois entiers pour ne tomber sur leurs victimes qu'à l'instant où il les surprenaient sans défense.

Frank revint le 24 au soir avec dix hommes, pour remplacer ceux qui s'étaient enfuis. Il apportait en outre des armes et des munitions ; ce qui rétablit un peu le calme dans la petite colonie ; aussi commença-t-on à s'occuper activement de la fête du lendemain. Jamais aurora plus brillante n'avait éclairé Ellen à son réveil : tout dormait encore dans la ferme, et la jeune fille, que les alarmes des jours précédents avaient empêchée de s'occuper de sa toilette, prit un bonnet qu'elle voulait achever, et alla s'asseoir devant la porte pour terminer cet important article de sa parure. Là, en parcourant des yeux le pays qui se déployait devant elle, elle remarqua une colonne de fumée qui s'élevait derrière une colline couverte de bois.

« Je ne croyais pas, se dit-elle, qu'il y eût aucune habitation de ce côté ; c'est peut-être dans cet endroit qu'on a établi le four à chaux dont Harry m'a parlé : je le lui demanderai quand il viendra ; mais je ne suis pas encore près de le voir ; car il m'a dit qu'il ferait tout son ouvrage le matin, pour être libre le reste du jour. Singulier pays, en vérité, que celui où le travail est si pressé et les bras si rares, qu'un homme ne peut pas même se reposer le jour de son mariage ! Mais il faut que je m'occupe aussi de ma basse-cour pour trouver le temps moins long.

Ellen ne pensa plus à la fumée qu'elle avait aperçue derrière la colline et n'en parla à personne. Le chapelain que l'on avait demandé à Lunceston, arriva et célébra aussitôt le mariage ; cependant il n'avait pas encore terminé ses exhortations lorsque les aboiements des chiens attirèrent tout le monde hors de la chapelle. Un spectacle étrange frappa la vue des nouveaux arrivés dans la colonie : une troupe d'émus, l'autruche du pays, traversant la plaine presque à portée du fusil.

« Une embûche, une embûche ! s'écria le maître d'Ellen ; je suis certain maintenant que sa ferme est destinée au pillage ; car l'ému n'approche jamais volontairement des endroits habités, et cette troupe a bien sûrement été poussée jusqu'ici à dessein, pour nous engager à la chasser, et pour pouvoir ensuite tomber sur l'habitation laïcée sans défense.

Le fermier, aussi hardi que prudent, laissa quatre hommes pour garder la maison, et emmena le reste à la poursuite des émus, avec l'intention réelle de se servir de ce prétexte pour explorer le pays, et surtout la partie où Ellen avait remarqué de la fumée à l'aube du jour. Harry fut chargé spécialement de surveiller les approches de la maison, et de répondre de la sûreté des femmes, que l'on confia à sa garde.

En suivant les émus, le fermier et ses gens parcoururent une grande étendue de terrain et arrivèrent enfin au bois qui couronnait la colline signalée par Ellen ; ils y aperçurent des traces récentes du passage de plusieurs hommes armés ; en pénétrant plus avant ils trouvèrent Jerry couché sous un superbe mimosa, fumant sa pipe, buvant du rum, et veillant sur un quartier de kangarou qui tournait devant un feu ardent. A l'arrivée des chasseurs, Jerry se leva précipitamment, saisit ses armes et fit entendre un sifflement aigu qui réunit sur les lieux tant de figures sinistres, qu'il devint nécessaire d'entrer en pour-parler, Jerry et Frank furent chargés du traité, et se communièrent réciproquement des nouvelles fort intéressantes pour les deux partis.

Jerry apprit que les établissements de la plaine étaient trop bien gardés pour que

P'on pût tenter d'y faire une descente ; aussi annonça-t-il à son frère qu'il était prêt à partir, avec ses compagnons, pour les îles du détroit de Bass, afin d'y vivre parmi les aborigènes ou même pour régner sur eux, comme cela était déjà arrivé à plus d'un condamné depuis quelques années. Frank apprit à son tour avec plaisir que Bob avait refusé de se joindre aux marronnons ; son unique ambition était de devenir un homme considérable dans la colonie ; aussi s'était-il fait un mérite de ses refus, et avait-il obtenu un emploi dans lequel il pouvait facilement amasser l'argent nécessaire à l'exécution de ses projets pour l'avenir.

Le départ des marronnons, qui s'effectuait quelques jours après cette rencontre, tranquillisa la colonie. Harry et Ellen s'établirent dans leur maison, et Castle finit par avouer que, malgré les inconvenients de sa situation présente, elle était cependant bien préférable au sort qu'il aurait eu à subir en Angleterre. Ainsi le bonheur et l'espérance commençaient déjà à pénétrer dans le sein de la pauvre famille désormais plus d'orages, plus d'inquiétudes pour elle : une habitation confortable, quelques bonnes pièces de terre, un petit troupeau, assuraient à tous une honnête subsistance. — Foreign and Continental Review.

S'éloigne, sans presser sa marche respectée, Sans ralentir ses pas.

L'AMI DU PEUPLE.

MONTREAL, 26 AOUT, 1835.

Le 21 du courant, le télégraphe signala, à Québec, l'arrivée d'une flégate, et bientôt on reconnut que c'était la pique, capt. Rous, ayant à bord les commissaires nommés par sa majesté.

Le bruit court que la pique avait passé à la Quarantine sans se conformer aux réglemens ; mais il paraît certain qu'un officier de santé se rendit à bord, et ordonna même au capt. Rous de revenir à la Grande Ile. La Pique n'a pu faire son entrée à Québec que le 23. Elle porte 11 passagers de chambre parmi lesquels se trouvent la dame du Chevalier Sir Georges Gippes et celle de Frederick Elliott Esq. Les messieurs passagers sont le comte Gosford, baron Worthington, sir Charles Grey Baronet, sir Georges Gippes chevalier, le capt. Clements, M.M. Morton, Walcross, Ponsomby et F. K. K. K.

La Pique est partie de Portmouth le 23 juillet mais malheureusement et à Pétonnement général, elle n'a pas apporté une seule gazette d'Angleterre.

L'arrivée de la pique avec les commissaires royaux, termine toutes les incertitudes au sujet de la détermination royale. Vada maintenant des deux partis en présence de leurs arbitres ; nous verrons de quel côté sera trouvée la justice.

Certain journal patriote prétend que les commissaires doivent lire les journaux constitutionnels du pays, pour y trouver la mesure de l'affection que leur portent les loyaux. Nous leur conseillons plutôt de chercher dans les correspondances du *Indicator* la mesure de l'estime dont les honnêtes M. Roebuck et son parti ; mais nous aimons à croire que ces considérations n'aient aucune influence quelconque sur nos arbitres, qu'ils se conduisent d'après des motifs plus nobles et plus grands, qu'ils rechercheront avec soin la vérité et qu'ils feront à chacun sa juste part. Nous sommes persuadés surtout, qu'ils se souviendront des paroles que leur a adressées le Roi, lors de leur dernière entrevue, et qu'ils feront en sorte que les Canadas ne soient ni perdus ni abandonnés.

Lorsque nous avons exprimé nos opinions sur les troubles qui ont eu lieu aux Etats-Unis, sur leurs causes et les conséquences probables qui doivent résulter de ces événements fréquents et mal réprimés, nous savions d'avance que nos adversaires politiques ne manqueraient point d'aborder à leur tour cette question, et de défendre le principe si cher à leur cœur de la supériorité des républiques. L'assertion qu'ils témoignent journellement pour tout ce qui est monarchie et le désir qu'ils expriment à tout propos et assez clairement de posséder des institutions républicaines, leur en faisaient un devoir. Nous ne sommes donc point surpris de les voir chercher à pallier les nombreux désordres qui se commencent chez nos voisins, à en atténuer l'horreur et à leur donner de toutes autres causes que celles qu'ils ont réellement.

Nous avouons, cependant, que nous étions loin de nous attendre à les voir aussi hardis, et nous pouvons presque dire, aussi effrontés dans leur défense ; nous ne pensions pas que des hommes de sens osaient, après tout ce qui vient de se passer aux Etats-Unis, écrire que : *partout le peuple affirme de son respect aux lois.* C'est, cette assertion est plus que ridicule, et contraste singulièrement avec les récits multipliés d'horreurs commises de tous côtés par ce peuple si soumis aux lois. Depuis quelques mois, tous les journaux des Etats-Unis sont remplis de détails révoltants, de meurtres, d'incendies, d'atrocités civiles et religieuses, commises par la populace de divers états, qui semble se faire une infernale réjouissance de ces émeutes et de ces infractions à la paix ; tous les écrivains publics du moment déplorent l'état de leur patrie et demandent en gémissant qu'on trouve un remède pour arrêter la marche rapide du mal et prévenir leur désorganisation ; tous se plaignent de l'oubli et la violation des lois, et en accusent le peu de force que possède cette loi, le peu de moyens de se faire respecter ; et à quelques pas de là, un journal qui se targue de son bon sens et de sa supériorité, se met seul en contradiction avec tous les journaux de l'union, et prétend que « partout le peuple des Etats-Unis affirme de son respect aux lois.

Singulier respect aux lois, que celui qui pousse à en violer sans frein toutes les lois fondamentales, à massacrer ses concitoyens, à piller et détruire leurs demeures, et à dévaster les maisons religieuses, sans autre raison qu'un soupçon ou un caprice ! Dieu garde notre province d'un peuple ainsi respectueux pour ses lois !

« Pour imputer les troubles dont il est question, dit notre très savant antagoniste, aux formes gouvernementales des américains, il faudrait au moins que ses excès eussent quelque rapport avec le gouvernement. » Nous admettons volontiers ce principe, et nous prétendons que les troubles actuels ont un rapport direct avec le gouvernement ; non peut-être en ce sens qu'ils sont le fruit de la haine contre le gouvernement, mais parce que le gouvernement est incomplet, incapable de prévenir ces troubles et d'en empêcher le retour. Dans un pays quelconque, c'est au gouvernement, quel qu'il soit, à se charger de réprimer les troubles et de protéger la tranquillité publique. Lorsque des troubles se renouvellent fréquemment, lorsqu'ils demeurent impunis, c'est sur le gouvernement qu'en réjaillit la honte ; c'est à lui qu'appartient la faute, et lui seul devient responsable des conséquences.

Chez nos voisins, on ne peut en bonne foi attribuer le renouvellement si fréquent de ces excès qui les déshonorent, qu'à l'impunité des premiers qui ont eu lieu, et à l'audace que cette impunité a inspirée et inspirera toujours à tous les malheureux. Si dès les commencements on eût puni sévèrement les coupables, le mal eût été coupé dans sa racine, et le calme serait rentré au sein du pays ; mais la loi s'est trouvée trop faible, elle n'a pas osé agir, et de là le nombre affreux de crimes. Il faut que les sujets mêmes des Etats-Unis aient une conscience intime et bien forte de la faiblesse de leur gouver-

nement, puisque plusieurs d'entre eux écrivaient au moment des troubles récents : *le mal finira, lorsque les malheureux seront las de souffrir.* Ces seuls mots peignent la position de nos voisins, ils montrent à l'évidence et font toucher au doigt les défauts essentiels de leurs institutions.

« Pour accuser le gouvernement, ajoute notre antagoniste, il faudrait que ce fut en haine des institutions on des hommes placés à la tête de la république, que les choses arrivassent. » Nous nions formellement ceci, et cet avancé nous semble parfaitement absurde. En effet, partant de ce principe il faudrait supposer qu'un gouvernement ou une autorité quelconque ne peut pécher que par excès de rigueur ou par despotisme, et jamais par faiblesse ; ce qui est contrairement au bon sens et à l'expérience des siècles. Un gouvernement pèche de mille manières, et la plus dangereuse, peut-être, est celle qui le rend incapable de maintenir l'ordre et la tranquillité ; car de tout temps l'anarchie enfanta plus de crimes et de maux que l'absolutisme.

Nos voisins ne laissent point leurs institutions parce que ces institutions les laissent libres de tout ; ils ne les laissent point, parce qu'avec de semblables institutions, ils sont libres et maîtres. La canaille surtout ne les hait point, parce qu'elle lui laisse le champ libre, pour les vengeances, le trouble et le pillage ; mais les hommes paisibles et ceux qui ont des propriétés à conserver, commencent à voir que ces institutions sont impuissantes et à en redouter l'indélicatesse. Ils commencent à se plaindre de l'excès de la liberté et à demander des formes un peu plus sévères. Il faut être bien aveugle pour dire ou croire que la faiblesse n'est pas un grand vice dans un gouvernement. Prenons pour exemple une famille, ou une institution quelconque. Si le chef de famille ou les maîtres sont injustes et tyranniques, son sort lui ; mais pourtant l'ordre régnera ; mais s'ils sont trop faibles, s'ils cherchent à acquiescer l'amour de leurs subordonnés par une complaisance sans bornes, ils seront méprisés et battus, et le désordre le plus complet s'introduira dans leur maison. Il en est absolument de même d'un gouvernement ; ceux qui tiennent les rênes doivent être justes, mais fermes, ne molester personne, mais ne souffrir aucune infraction aux lois dont l'exécution leur est confiée. Si nos antagonistes, veulent se donner la peine d'examiner un peu les feuilles publiques des Etats-Unis, ils se convaincront que, dans cette affaire, ils sont les avocats des perturbateurs seuls et de la classe séditieuse, et que tous les gens respectables et tranquilles pensent absolument d'une manière opposée à la leur ; s'il sont francs, ils avoueront que leur superbe république est maintenant dans un piteux état, que son édifice demande de grandes réparations, si l'on veut éviter qu'il s'écroule ; et ils conviendront enfin qu'un gouvernement qui ne peut protéger la vie et la sûreté de ses sujets, est un mauvais gouvernement.

Lundi soir, la Fête Extraordinaire du Jardin Botanique, qui avait éprouvé plusieurs délais, à cause du mauvais temps, a eu lieu à la grande satisfaction du public. Cette fête a été infiniment plus considérable que la précédente, et tout y a été de beaucoup supérieur. Trois ballons, offerts généreusement à M. Guilbault, par M. Joseph Donegani, du vieux marché, ont été lancés sous sa direction, et se sont élevés dans les airs avec un succès parfait. L'illumination, qui était beaucoup plus étendue et plus variée que celle de la première fête, formait un coup d'œil charmant et jetait une lueur aussi variée que pittoresque sur les fleurs du beau parterre de M. Guilbault, et sur les promeneuses plus belles encore qui circulaient dans les allées.

Le feu d'artifice, admirablement distribué et composé d'une magnifique collection de pièces diverses a été bien réussi. L'artiste a parfaitement réparé sa réputation et fait disparaître les nuages qu'avaient jetés sur son habileté le peu de succès de son premier essai et la fumée qui déroba tous ses travaux. Il serait trop long de détailler ici tous les ouvrages ingénieux qu'il a offerts au public, pendant une heure et demie au moins, et nous ne pourrions que bien faiblement peindre le charme et le spectacle que présentaient tous ces dessins de feu.

Un nombre immense de fusées, de chandelles romaines, de pétards, etc. ont été lancés dans le cours de la soirée, et tous ont rempli l'attente de l'artiste ; des soleils tournans, des caprices, des mosaïques, et autres pièces compliquées, sont venues ensuite enchanter les spectateurs. Mais ce qui mérita une mention particulière, ce qui a prouvé les talents et le goût de l'artiste, ce sont les derniers morceaux qu'il a offerts à la nombreuse réunion qu'avait attirée cette fête. Dans le fond du jardin s'est tout à coup montré le corps du Roi, de grandeur colossale, brillant de feux éblouissans, parfaitement dessiné, et la tête surmontée d'une couronne royale, aussi formée de feu et étincelans, et que surmontait une immense étoile. Cette pièce était vraiment magnifique et avait dû nécessiter un travail prodigieux. La sensation qu'elle a causée sur les spectateurs ne saurait se décrire. A peine était elle achevée, et tandis qu'on l'admirait encore, voici qu'un milieu d'un horrible fracas, s'entreouvrent les flancs d'une petite montagne placée à l'extrémité du jardin, et que de son sein bouillonnant s'échappent des torrents de flamme, qui s'élevèrent en grondant et lançant au loin leurs pétillantes étincelles, et leur bruit menaçant. L'artiste avait très bien réussi à figurer une éruption du fameux Mont Vesuve, que plus tard il nous a montré tout embrasé et lançant encore les derniers feux que contenait son sein. L'illusion était bonne, et ce volcan figuré avait sur son modèle l'avantage de ne produire que des sensations de plaisir.

Nous ne pouvons nous dispenser de payer encore ici à la belle musique du 32e régiment, le tribut d'éloges qu'elle s'attire si justement, dans toutes les occasions où elle veut bien prêter ses services. Les morceaux qu'elle a exécutés étaient aussi variés que bien choisis, et n'ont pas peu contribué à augmenter les plaisirs de la soirée.

Nous n'essayerons point de peindre encore tout ce qu'offrait de charmes et d'attraits le spectacle de cette multitude de dames errant au milieu des fleurs ; les dames offrent tous les jours des grâces nouvelles, et les parterres ne parent chaque jour de quelque ornement nouveau ; mais malheureusement,

POÉSIE

AU COMBAT DE TRAFALGAR.

ODE.

IMITÉE DE L'ESPAÑOL PAR DON J. A. NAURT.

L'orgueil se plaît, sans doute, à chanter la victoire ; Apprends, toutefois, qu'arbuste de la gloire, Le dieu puissant des vers, A la ve tu trahit offrant sa récompense, Au dessus des succès que le hasard dispense Proclame les revers.

La Mémoire retient aux parvis de son temple Ceux, à Léonidas ! qui suivirent l'exemple, Donné par ton grand cœur : Les héros ont reçu dans leur noble Elysée Ceux qui, cendres aussi de Numance em brassées, Triomphent le vainqueur.

La hille Phénoïme ou Bellone obstinée Fait lutter la constance avec la destinée : C'est là notre vertu, Rappelée tes pensées les fastes des deux mondes ; Clio, tourne les yeux sur l'Empire des ondes, Où la retrouves-tu ?

Des forêts de l'Atlas autrefois pompe altière, C'est des terres d'Atlas qui touchent la frontière Cent festives vaisseaux. Ah ! lancés par la main d'un démon homicide, Ils vont ensanglanter les colonnes qu'Alcide Eleva sur les eaux.

Albion porte envie à la ville fameuse, Autre reine des mers, qui de l'onde écumee Comptaine les effets : A la riche cité que Bellone préfère, Que parent les tributs du lointain hémisphère, A l'ombre de ses forts.

Combien te sied le mal, Angleterre inféconde, Auante des vapeurs, jetée où l'on du monde Te regarde si peu ! Champs où la brume arrose une oïseuse verdure ; Où Flore est sans gloire, l'Autonne sans parure, L'Amour sans traits de feu !

La flotte du superbe, ivre de sa fortune, Insulte à nos remparts de sa montre importune, De ses yeux méprisans ; Et vous le souffrirez ! Non : que l'on le soumise Vous voyez encore punir l'orgueil de la Tamise, Elèves des Bazans.

Tels que, s'entre heurtant au-dessus de nos têtes, Deux nuages épais confondent les tempêtes Qui bouillonnent en eux : La nature a frémi du grand choc attérée, Tandis que se croisaient de la flamme étherée Les rayons fulmineux :

Tels aux rangs opposés, le démon de la guerre Rapprocha et va mêler du terrestre tonnerre Les noirs embrasemens ; D'un vaisseau contre l'autre il presse le naufrage, Et, dans un seul combat, livre l'homme à la rage De tous les éléments.

Parmi les aîs brisés et les cendres brûlantes, Les débris meurtriers et les masses courantes, L'angoisse et le trépas, A la triste leur dont l'Océan s'éclaire, Vaillans chefs espagnols, en quel lieu l'insulaire Ne vous voyait-il pas ?

La fièvre de vos fronts vous faisait reconnaître, Quoique teints des vapeurs du foudroyant salpêtre, Ou d'un sang précieux : Tel, des fils de la terre épouvantant l'armée, Resplendissait, au sein de la nue enflammée, Le visage des dieux.

Le sang rougit les flots, le fer remplit l'espace, Aucun pied ne recule, aucun bras ne se lasso ; Le choc du choc recuit, C'est alors qu'élevait son horrible squelette, La mort veul contempler la victoire complète, Qu'elle seule obtient.

Dieux ! quel affreux éclat fait frissonner mon âme ! Quel volcan a vomi ce tourbillon de flamme ? Qui s'éleva dans l'air ? Des débris retombans les vagues sont jonchées : Des mâts, des corps brisés, et des mains qui, tranchées, N'ont point lâché le fer.

Ombres de Trafalgar, et vous, ses nobles restes, Vous, qui devez un jour de ces hasards funestes Venger le souvenir : C'est assez qu'Albion, par vos coups désolés, En longes habits de deuil, prépare un mausolée Au vainqueur d'Aboukir.

Vous cependant, montrez, sur la campagne humide, Le courageux lion, que le chasseur numide Blesse et n'étonne pas ; Et qui, l'œil menaçant, la griffe ensanglantée,

ment notre plume est moins féconde que la nature, et nous serions obligés peut-être de répéter ce que déjà nous avons dit à ce sujet.

Au résumé, la fête de M. Guibault, a été belle et brillante sous tous les rapports; malgré la dévotion que faisait la représentation donnée par M. Adrien, la foule a été considérable, et nous aimons à croire que les entrepreneurs de la fête auront été aussi satisfaits que le public.

M. Adrien a donné sa première représentation un dimanche; la fête donnée chez M. Guibault lui a, sans doute, enlevé des spectateurs, qui le dédommagent de cette perte, une autre fois.

Nous avons vu les puciers industrielles, et vraiment nous devons dire que nous avons été surpris et émerveillés de leur adresse et de leur savoir-faire.

Depuis que nous avons eu l'agrément de visiter ces piquantes beautés, un incident assez singulier est venu interrompre le cours de leurs représentations savantes.

Son excellence lord Aylmer, lady Aylmer et le capit. Doyle, A. D. C. vont s'embarquer dans une quinzaine de jours sur la Pique pour retourner en Angleterre.

Nous voyons dans les papiers de New-York, qu'un tigre très fort s'est sauvé d'une ménagerie à Harlem, et s'est jeté dans des forêts du voisinage.

Des troubles ont eu lieu le 12 et le 13 à Lynn, état de Connecticut, au sujet de l'abolition.

A New-York on a fait circuler des pamphlets, invitant la populace à faire sa justice des abolitionistes.

Le temps est extrêmement inconstant, et presque toujours pluvieux, depuis quelques jours, on aura beaucoup de peine à fermer les récoltes, si nous n'avons bientôt un temps plus stable et plus beau.

On nous écrit de St. Laurent — Mercredi dernier, 19 du courant, Mgr. l'Evêque de Tennesse, accompagné de M. le Supérieur du Séminaire de Montréal et d'un clergé nombreux a béni et placé la pierre d'une Eglise nouvelle pour l'ancien bâtiment de la paroisse de St. Laurent.

Voici les dimensions de cette nouvelle Eglise, bâtie autour de l'ancienne, excepté le portail qui sera en ligne avec le presbytère et la maison d'école.

On nous écrit de St. Laurent — Mercredi dernier, 19 du courant, Mgr. l'Evêque de Tennesse, accompagné de M. le Supérieur du Séminaire de Montréal et d'un clergé nombreux a béni et placé la pierre d'une Eglise nouvelle pour l'ancien bâtiment de la paroisse de St. Laurent.

Le Très Honorable Baron Mathieu Lévesque, Seigneur de Baltrath, étant gouverneur de l'Amérique Britannique.

Messire Joseph Vincent Quiblier, étant Supérieur du Séminaire de St. Sulpice de Montréal.

Il a plu à Son Excellence le gouverneur en chef de faire les nominations suivantes, savoir: — Barthélémy Pouliot, gentilhomme, pour être Notaire Public en cette province.

Ordre Général de Milice. 3e Bataillon de St. Maurice.

Ens. Albert Leblanc, pour être Lieutenant, vice Casin, absent.

PORT DE QUÉBEC. ENTRÉE EN DOUANE. 12 août.

golette Mary et Joseph, Janoria, 27 Juillet, de Arichat, à Aylmer et Noad, poisson.

brick Mary, Wheelwright, 28 juin, de Workington, à W. Sharples et fil, do.

MARIÉ. A la Rivière des Prairies, le 21 du courant, par le Rév. M. Lefrançois.

DECES. A la Baye du Fobvre, le 8 du courant, Mr. Guillaume Smith, âgé de 58 ans.

THEATRE ROYAL. SPECTACLE EXTRAORDINAIRE.

LE GRAND MAGICIEN, M. ADRIEN, Jaloux de répondre aux nombreux applaudissements qui accueillirent son début en cette ville.

DEMAIN, JEUDI, 27 Août, 1835, Une représentation des plus intéressantes, composée d'ILLUSIONS PHYSIQUES, MECANIKES, MAGIQUES, DE JEUX D'ADRESSE, PRESTIGES, etc.

BOUREAU GÉNÉRAL D'AGENCE. On y reçoit en dépôt toute espèce de marchandises, et on en dispose d'après les ordres qui sont prescrits.

AVIS. Un homme d'un certain âge, qui a été pendant plusieurs années dans deux des premières maisons de commerce de l'Europe offre ses services à Messieurs les Marchands de la ville et de la campagne.

Désirable Lots à Bâti. A VENDRE, pour argent comptant, ou à vente constituée, plusieurs LOTS DE TERRE.

DES LOTS DE TERRE. A VENDRE, pour argent comptant, ou à vente constituée, plusieurs LOTS DE TERRE.

Ventes par Encan.

PAR A. L. & J. MACNIDER. POELES, FOURNAUX, Etc. SAMEDI, le 5 septembre prochain, au magasin de MM. H. MARSHALL et cie.

PAR A. & J. CUVILLIER. POELES, ETC. AUX Magasins de MM. JAMES MILLAR et cie. derrière la Banque de Montréal.

Ventes des Poêles de St. Maurice, &c. A VENTE annuelle publique de Poêles de St. Maurice, et autres Ferronneries, se fera au Magasin des Soussignés, MARDI 8 Septembre prochain.



FONDERIE EN STEREO TYPE DE MONTRÉAL. LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public et les libraires de la province qu'ayant de ce nommés agents de la première fonderie en caractères qui ait jamais été établie dans l'Amérique britannique.

LOUER, possession au 1er mai prochain, la MAISON en pierre et les dépendances situées au faubourg Ste. Anne, près du CANAL, et devant occupés par MM. HORATIO GATES, & Cie.

UN LOT vacant entouré de trois côtés d'appentis, situé rue de l'Hôpital.

UN LOT vacant, dans le faubourg Ste. Anne, contenant environ un arpent de terre, en culture comme jardin, sur lequel il y a des arbres fruitiers.

LES Syndics de l'Ecole St. Anne, en l'isle de Montréal, désirent un MAITRE capable d'enseigner les langues Angloise et Française.

A VENDRE, par les Soussignés: CUIVRE, fonds d'Alambicque, de 27 à 70 pouces de diamètre de pied à pied.

Tuyaux en plomb d'une demie à deux pouces, Plomb en feuille.

A VENDRE, Au Bureau de l'Ami du Peuple, NOTICE BIOGRAPHIQUE DES JUMEUX SIAMOIS.

MARCHANDISES NOUVELLES. Au débarquement de Sir John Barisford, un superbe assortiment de TABNETS d'Irlande.

UN assortiment de CHAPEAUX pour dames, de grand de la Toscane, Lunton de Devon et de Danabate, et de Tissu, des patrons les plus nouveaux au débarquement du navire Great Britain.

Le Soussigné prend la liberté d'informer le public qu'il a été nommé AGENT de la maison BILLINGS & Cie. et qu'il a reçu plusieurs exemplaires des OUVRAGES de SIR WALTER SCOTT, publiés à New-York.

NOUVEAU MAGASIN de MARCHANDISES SECHES.

W. H. HODGES. PREND la liberté d'attirer l'attention publique sur son vaste et magnifique assortiment de Shawls, Gingham, Toiles Irlandaises, Draps de Lits Satinés Damassés, Voiles de Gaze, Mouchoirs de Poche, etc. etc.



COURSES DE MONTRÉAL. SUIVANT les règles du Turf Club de Montréal, les courses ordinaires d'automne auront lieu à l'Arène St. Pierre, MARDI le premier MERCREDI le trois, et VENDREDI le 4 septembre prochain.

Prix d'essai, de £2 10s. chaque, p. p. auquel les directeurs ajouteront £25; pour les chevaux élevés dans la province, qui n'ont jamais gagné de prix, de coupe ou entrées. Un mille répété. Les poids, comme ils sont établis par les règles du club, pour les chevaux élevés dans la province) savoir: pour les chevaux de trois ans, 7 stone 3 lbs.; pour les chevaux de quatre ans, 8 stone 4 lbs.; pour les chevaux de 5 ans, 8 stone 13 lbs.; pour les chevaux de 6 ans, 9 stone 4 lbs.; pour les chevaux hors d'âge, 9 stone 7 lbs.

La course de TATTERSALL, de £12 10s. ouverte à tous chevaux. Un mille et une distance répétée. Poids, hors d'âge, 11 stone; 6 ans, 10 stone 12 lbs.; 5 ans, 10 stone 6 lbs.; 4 ans, 9 stone 11 lbs.; 3 ans, 8 stone 11 lbs.; le gagnant.

LES chevaux, pour la course de ce jour, doivent être entrés à Tattersall, à neuf heures a. m. précises, le jour précédent.

LE TOUR de la GARRISON, de £3 Entrée £2 10s. p. p. Deux mille répété, ouverte à tous chevaux. Libre aux gentilshommes de monter leurs chevaux eux-mêmes. Poids, 3 ans, 7 stone 10 lbs.; 4 ans, 8 stone 11 lbs.; 5 ans, 9 stone 6 lbs.; 6 ans, 9 stone 11 lbs.; hors d'âge, 10 stone.

LES courses de MONTRÉAL, de £3 chaque, auxquelles les directeurs ajouteront £25. Pour les chevaux élevés dans la province. Deux mille répété. Le vainqueur des courses d'essai devra porter quatre livres extra. Poids comme pour les courses d'essai.

LES chevaux pour les courses de ce jour devront être entrés à Tattersall, le jour même, à neuf heures précises du matin.

PERSONNE (excepté un membre du turf club) ne pourra entrer un cheval pour aucune course ou prix, à moins qu'il ne soit souscrit pour ces courses, au moins pour £1 5s.

Tous les chiens trouvés sur l'arène pendant les courses, seront tués, les directeurs auront le droit de remettre les courses, en cas de temps pluvieux. Les juments et les chevaux hongres auront une allowance de 3 livres.

LES Soussignés en addition à leur présent assortiment attendent d'Europe par les navires Great-Britain et Toronto de Londres, et par le Cherokee de Glasgow, un assortiment général de LIQUEURS et d'ÉPICERIES, consistant en Eau-de-vie de Cognac et d'Espagne, Vin bleu et rouge et Oporto, Genévrière qualité supérieure, Poivre, ris, gembere et indigo, Café, sucre blanc et des Indes Orientales, Amandes, clous de girofle, raisins, Bouchons, souffre, alun, Fil de condonier et ficelle.

LES Soussignés en addition à leur présent assortiment attendent d'Europe par les navires Great-Britain et Toronto de Londres, et par le Cherokee de Glasgow, un assortiment général de LIQUEURS et d'ÉPICERIES, consistant en Eau-de-vie de Cognac et d'Espagne, Vin bleu et rouge et Oporto, Genévrière qualité supérieure, Poivre, ris, gembere et indigo, Café, sucre blanc et des Indes Orientales, Amandes, clous de girofle, raisins, Bouchons, souffre, alun, Fil de condonier et ficelle.

ASSURANCE BRITANNIQUE ET ÉTRANGÈRE SUR LA VIE ET CONTRE LE FEU, COMPAGNIE DE LONDRE CAPITAL CINQ MILLIONS STERLING ASSURANCE CONTRE LES ACCIDENTS DE FEU, ASSURANCES SUR LA VIE.

TOILE D'IRLANDE. J. W. BOGGS. Importeur de Toile d'Irlande, toile à nappes et casimiers, fil à coudre, draps fins et superfins l'ouest d'Angleterre, flanelles, et un assortiment général de marchandises à très bas prix. Magasin rue Notre-Dame, No. 58.

SPECTACLE EXTRAORDINAIRE DES PUCES.

LES Seules qui ont obtenu un BRILLANT SUCCÈS dans les principales Capitales de l'Europe, et les mêmes qui ont gagné au procès à Paris, le 21 Novembre dernier, après avoir travaillé devant L. L. M. le Roi, et la Reine des Français et devant toute la Famille Royale.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

Ventes par Encan.

PAR JOHN JONES. GRANDE RUE SAINT-JACQUES. BAZAR DE MEUBLES. LES ventes par ENCAN auront lieu les MARDI et VENDREDI de chaque semaine à MIDI. — Pour voitures, chevaux, etc. La vente de MEUBLES et autres effets auront lieu les MERCREDI et SAMEDI à DEUX heures.

MUSIQUE.—M. MEAD vient de recevoir une collection superbe de MUSIQUE NOUVELLE, PAPIER A MUSIQUE, INSTRUMENTS de toute espèce, dont il dispose très bas prix.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

LES Soussignés ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont reçu un assortiment de PORCELAINE ET DE FAYENCE très considérable et qui ne cède à aucun assortiment en Amérique.

